

L'ILLUSION DU POUVOIR

La formation, l'intervention, l'extension d'une troisième force qui ne serait ni américaine ni russe, et que de Gaulle ou Thorez ne pourrait utiliser, sont subitement devenus des thèmes largement discutés dans la presse gouvernementale.

Nous n'intençons pas un procès en paternité à ceux qui reprennent notre mot d'ordre — car, en dépit de l'identité de la formule, le contenu est entièrement différent.

Que représente, en effet, pour les ministres et ministères des gouvernements « indépendants » l'idée de troisième force ? Tout simplement le maintien de la conception qui veut que les intérêts nationaux — et pour préciser, ceux de la bourgeoisie — doivent se défendre contre l'internationalisation de plus en plus poussée des problèmes et des solutions économiques, militaires, techniques.

Autrement dit, quand Ramadier, Blum, Bidault, Herriot parlent de troisième force, ils pensent à lutter en faveur de l'ancienne conception de la Nation contre la poussée générale à l'internationalisation, dont les États-Unis et l'Union Soviétique bénéficient aujourd'hui.

En protégeant une industrie — que représentent des industriels — dont l'outilage est vieillissant, en abritant une agriculture — c'est-à-dire des propriétaires agricoles — aux méthodes archaïques, en conservant intacts les services vieux d'un demi-siècle comme l'armée, les administrations coloniales, l'appareil de gestion bureaucratique — c'est-à-dire une nombreuse clientèle de militaires, de hauts fonctionnaires et de gâtés — on maintient la situation existante d'une troisième force nationale bourgeoise tournant le dos à l'histoire et tendant d'en freiner les tendances générales.

Mais nous trouvons alors, chez les gaullistes comme chez les communistes, des tendances similaires. Chez les premiers parce qu'une partie importante de la clientèle R.P.F. vit de formules patriotiques et « vieille France » ; chez les seconds, parce que leur tactique actuelle (celle que la conférence de Belgrade a précisée) les pousse à s'allier avec tous les éléments s'opposant à la colonisation américaine.

En réalité, la troisième force représentée par les partis traditionnels et les gaullistes comme chez les communistes, des tendances similaires. Chez les premiers parce qu'une partie importante de la clientèle R.P.F. vit de formules patriotiques et « vieille France » ; chez les seconds, parce que leur tactique actuelle (celle que la conférence de Belgrade a précisée) les pousse à s'allier avec tous les éléments s'opposant à la colonisation américaine.

La recherche des matières premières, la modernisation de l'outilage, la mécanisation de l'agriculture, les relations avec les possessions d'Outre-Mer sont autant d'exigences immédiates pour la satisfaction desquelles la France doit s'adresser aux maîtres de l'heure, c'est-à-dire aux capitalistes américains ou aux technocrates russes.

Toutes les rengaines sur l'effort national, les économies, la production accrue, l'indépendance ne sont destinées qu'à maquiller une implacable nécessité : la participation à l'un ou l'autre bloc.

La façade d'indépendance nationale ne peut tromper que ceux qui ont peur de voir clair. Si certains parlent encore de volonté nationale française, qu'ils veulent bien considérer leurs images dans le miroir grec, tchèque, panaméen ou bulgare.

La lutte entre nations — guerres, compétitions coloniales — concurrence commerciale — aboutit donc à des rassemblements de plus en plus vastes que les hasards de la géographie et les données politiques favorisent.

Cette division verticale, nous ne l'acceptons pas, et c'est pourquoi nous travaillons à la création d'une troisième force.

Il faudrait dire en réalité que nous avons conscience de travailler à la prise de conscience de cette troisième force, car en réalité elle existe dans les faits sans se manifester consciemment.

La division horizontale du monde n'est pas une illusion. Il y a effectivement ceux d'en bas et ceux d'en haut. Il y a en fait lutte entre les classes.

Cette guerre, qui est la nôtre, a été abandonnée par les grandes organisations ouvrières, par les partis socialistes et communistes, qui suivant les chemins détournés de la dictature ou du réformisme, sont peu à peu entrés dans le jeu des compétitions nationales, puis dans celui des luttes entre blocs.

Cette guerre « horizontale » demeure, même défigurée, même obscurcie. Elle existe si bien que ses manifestations sont utilisées par les stratèges de la guerre « verticale ».

Ceux qui conçoivent cette guerre sociale, ceux qui y participent de façon lucide, ceux qui tentent d'y faire entrer le plus grand nombre de combattants, ceux qui veulent la généraliser à l'échelle internationale, tous ceux-là appartiennent à la troisième force.

Les guerres « nationales » et impérialistes, viendront et passeront, les blocs géopolitiques se feront et se déferont, mais ne pourront supprimer leur propre cause ; l'existence de masses, esclaves à des titres divers, des masses qui s'efforcent de créer des organismes de défense, partent à l'attaque, ne peuvent servir de base à une société sans classe.

Notre volonté de voir clair, notre combativité, nos luttes peuvent épargner à l'humanité des années et des siècles de souffrance, mais ne peuvent empêcher les progrès améliorant l'homme.

L'illusion du pouvoir c'est le maroquin ministériel, le drapeau planté sur des événements aveugles. Le pouvoir vrai est celui de l'homme, celui de l'ouvrier, celui qui donne à ce terme sa pleine signification qui dompte les événements.

S. PARANE.

“L'épuration” sanglante des hérétiques continue

Le même genre de « purges » qui a rendu célèbre la Russie soviétique et l'Allemagne hitlérienne se poursuit à une cadence accélérée dans la portion de l'Europe soumise au totalitarisme des nationaux-communistes.

Des chefs de gouvernement, des ministres, des hauts fonctionnaires — à qui on ne pourrait reprocher qu'une souplesse insuffisante aux ordres du Kremlin — sont liquidés par des procès sommaires ou des exécutions plus sommaires encore, auxquelles on ne saurait comparer que les saignées à blanc qui ont éliminé, en Russie même, cadets, menchevicks, socialistes révolutionnaires, anarchistes, syndicalistes, trotskistes, etc., sans compter plus de 90 pour 100 des vieux bolchevicks et pas mal de généraux, directeurs d'industrie, grands policiers, intellectuels et savants ralliés au régime. Le processus de ces épurations est connu. La hache — qu'elle soit stalinienne, hitlérienne ou franquiste — s'abat d'abord sur les adversaires mal résignés, puis sur les compagnons de route, puis sur les rivaux dans le parti-chef, puis sur les témoins trop clairvoyants, et, enfin, sur les instruments dociles, mais compromettants. Elle ne s'arrête jamais, elle ne peut plus jamais s'arrêter.

Des hommes politiques — dont le rôle récent fut peut-être plus lamentable que courageux, mais que désignaient aux coups leur popularité même et leurs états de service dans la résistance — comprennent à temps et passent les frontières, préférant être à l'étranger de simples épaves que « chez eux » des jouets dont on se sert et que l'on brise ensuite. Ils s'écrient, comme Kravchenko : « J'ai choisi la liberté ».

— La liberté ? — Oui et non... Car la liberté n'est nulle part dans un monde où les impérialismes se préparent à la guerre. Elle n'est sur tout pas dans la choix-entre des impérialismes rivaux. Les « purges » américaines de communistes (ou présumés tels), bien que non sanglantes et se bornant jusqu'ici à des destitutions de fonctionnaires, ne nous sont pas plus sympathiques que toute autre forme de chasse à l'homme et d'arbitraire policier. « Abdiquer, fuir le piège du pouvoir, c'est pour un dirigeant politique, nous l'admettons volontiers, recevoir une part de la liberté morale ; mais celle-ci n'est complète que chez l'Anarchiste qui ne veut ni gouverner ni servir les tueurs d'hommes, de quelque nom qu'ils se parent — et qui ose les combattre tous.

Disons plus simplement que les hommes tels que Perenc Nagy, le chef des paysans petits propriétaires hongrois ; Mikolajczyk, le leader des paysans polonais — tous ex-premiers ministres des gouvernements d'unité nationale fondés lors de la « Libération » — ont choisi la vie, ce qui est bien leur droit...

On sait ce qu'il advint de leurs frères de pensée et d'action, tels que le chef de la résistance paysanne bulgare Nicolas Petkov, le chef de la résistance paysanne roumaine Maniu, le chef de la résistance paysanne yougoslave Jovanovitch, martyrisés et traînés dans la boue par leurs camarades de résistance : Dimitrov, Grozsa et Tito. Les Quislings russes, les bourreaux de leur propre peuple pour le compte de Staline, ne laissent aux plus timides opposants que peu de temps à perdre ; il faut changer d'air si l'on veut continuer à respirer, dans un monde où Jo-la-Terre règne et gouverne sur l'hémisphère oriental. « D'ailleurs, vous ne perdez rien pour attendre ; on vous rattrapera, comme on a rattrapé Léon Trotzki ».

Tel est le langage qu'adresse aux fugitifs la presse et la radio internationales aux ordres de Moscou !

En face de cette menace, qui n'est pas seulement suspendue sur des hommes d'Etat, mais sur tout être vivant et pensant, nous ne voulons nous jeter dans les bras d'aucun sauveur — qui se ferait demain dictateur et chef de guerre ; mais ne pouvons pas non plus nous taire. Nous taire, ce serait abdiquer notre droit de révolte et notre devoir de défenseurs de l'humanité pure et simple.

Nous n'instituerons pas de « contre-procès ». Nous ne voulons même pas savoir si Jovanovitch fut ou non le secrétaire général du Front

national yougoslave, constitué à l'instigation des « communistes » ; s'il fut le principal auteur de l'actuelle Constitution en vigueur à Belgrade ; s'il était ou non désigné par Tito pour les fonctions d'ambassadeur en U.R.S.S. — fonctions qu'il refusa, flairant un guet-apens — lorsqu'il fut jeté aux mains de la N.K.V.D.

Nous ne voulons même pas savoir si Petkov fut ou non traduit devant un tribunal exclusivement communiste, si ses avocats furent poursuivis comme « ennemis du peuple », ses témoins à décharge empêchés de parler, sa propre parole étouffée au cours d'un procès dérisoire et odieux.

Nous ne voulons même pas savoir si le doyen de la Faculté de Droit de Ljubiana, Boris Furlan, exécuté avec ses « complices », avait réellement « entretenu des relations avec des sujets américains » ; si Milan Tréfounovitch, chef du parti radical yougoslave (veillard de 85 ans, condamné à huit ans de travaux forcés), avait ou non « communiqué à des observateurs étrangers des informations tendancieuses sur la Yougoslavie », ou si Nicolas Petkov, vice-président du Conseil, avait « conspiré contre le gouvernement » qu'il présidait.

Il nous est tout à fait égal, au fond, que Joseph Varga, arrêté à Budapest le 27 octobre, secrétaire de Zoltan Pfeifer, leader de l'opposition parlementaire hongroise, ait eu des « relations avec les milieux réactionnaires » ; et peu nous chaut que Domian Velchev, ministre de la Guerre bulgare, démissionnaire le 25 octobre — et arrêté le lendemain pour « conjuration militaire » — ait ou n'ait pas été en révolte contre l'ordre établi.

Nous protestons pour eux, exactement comme nous protesterions si demain M. Maurice Thorez était exécuté comme déseigneur, M. Jacques Duclos emprisonné pour complot contre la sûreté de l'Etat ou M. Marty arrêté pour haute trahison.

Ne reconnaissant ni Etat, ni Patrie, ni orthodoxie spirituelle, ni police, ni tribunaux réguliers, ni tribunaux sommaires, ni lois écrites, ni arbitraire dictatorial — nous n'admettons, pour nous-mêmes, d'autre forme de violence que le combat, s'il nous est imposé. Un combat à visage découvert où les risques sont partagés et d'où l'hypocrisie judiciaire est absente.

Toute autre forme de « liquidation » d'un adversaire nous est odieuse, qu'il s'agisse de « crime politique » ou de délit de droit commun ».

Et, ce faisant, nous conservons la conscience humaine.

LA RÉVOLUTION RUSSE A 30 ANS

Testament du mouvement Makhnoviste (1918-1921)

Là où les masses laborieuses ne se laisseront pas subjuguées, là où elles cultiveront l'amour de l'indépendance, là où elles concentreront et fixeront leur esprit et leur volonté de classe, elles créeront toujours leurs propres mouvements sociaux historiques, elles agiront selon leur propre entendement. C'est ce qui constitue la véritable essence de la Makhnovtchina.

La tragédie sanglante des paysans et des ouvriers russes ne saurait passer sans laisser des traces. Plus que toute autre chose, la pratique du socialisme libertaire a démontré que les classes laborieuses n'ont pas d'amis, qu'elles n'ont que des ennemis qui cherchent à s'emparer des fruits de leur travail. Le socialisme étatiste a démontré pleinement qu'il se range, lui aussi, au nombre de ces ennemis. Mais l'idée s'implanterait de plus en plus fermement, d'année en année, dans la conscience des masses du peuple.

Proétaires du monde entier, descendez dans vos propres profondeurs, cherchez-y la vérité, créez-la vous-mêmes ! Vous ne la trouverez nulle part ailleurs.

Tel est le mot d'ordre légué par la Makhnovtchina russe aux travailleurs du monde.

“LA GUERRE FROIDE”

C'EST le nom que Walter Lippman vient d'inventer pour désigner cette tuerie sournoise et cette terreur hypocrite qui se poursuit à travers le monde, et se traduit par l'élimination des hérétiques, des non-conformes, de tous ceux qui pensent autrement. Qu'il s'agisse de ceux qu'on baptise, aux U.S.A., « ennemis de la démocratie », pour en faire des citoyens de « deuxième zone », en attendant de les soumettre au « troisième degré » ; qu'il s'agisse de ceux qu'on qualifie semblablement dans le monde dominé par le grand empire de l'Est — millions d'hommes dont l'existence est d'ores et déjà suspendue au bon plaisir du M.V.D. (ex-N.K.V.D., ex-Guepéou, ex-Tchéka) ; qu'il s'agisse en fin de compte de la population flottante des nomades du désert, de l'empire du monde, de l'Est, il n'y a pas de doute que l'heure d'effroi a sonné, et que chacun doit se reconnaître perdu d'avance, s'il se laisse paralyser en face de l'action nécessaire. Aujourd'hui, le choix s'impose à chacun : — soit de prêter ses forces à l'Infini, dans la guerre que mène l'Etat contre l'homme par l'extermination des indépendances et des révoltes qui sont le propre de notre espèce — soit de refuser à la Bête universelle les mêmes forces humaines et sacrées : d'ouvrir l'ère de la grande résistance de l'homme contre les Pouvoirs. L'heure est à nous, anarchistes ; l'heure est à la débâcle progressive et raisonnée de la vie en face de la mort. « Etre ou ne pas être, la lutte sanglante ou le néant. C'est ainsi que la question est inéluctablement posée.

Nous ne croyons pas, quant à nous, au déclenchement imminent des grands fléaux épidémiques qui calcinaient ou convertiraient en fumier pestilenciel d'un seul coup, des continents entiers. La nécessité exige de nos maîtres actuels autre chose que cette opération massive d'anéantissement et de discrimination. L'humanité passe par une phase de mutation sociale d'où elle peut sortir déshumanisée ou réintégrée, asservie ou libérée, stérilisée ou fécondée, ce qui suppose une discrimination, une sélection, une révision des valeurs — dans un sens ou dans l'autre.

Où bien sera détruit tout ce qui s'oppose à l'instauration d'un Empire totalitaire mondial — effroyable régime des terribles nous ravalant à la condition de l'insecte — ou bien les hommes sans castes et sans maîtres prendront la tête du mouvement multiforme de destruction de l'humanité et l'immense fédéralisme des vivants triomphera de l'instinct de mort, dans la conscience de chaque individualité rendue à elle-même.

Voilà, encore une fois, quels sont les termes du problème.

Libre aux impuissants, aux évanoués, de se grouper dans un attentisme absurde ; de s'installer dans la guerre froide, comme nous le propose M. François Mauriac dans « Le Fièvre » du 8 novembre ; de bâtir avec M. Ramadier, avec Paul Reynaud, avec M. le Comte de Paris ce nouveau centre, dont parle « Ici la France » et dont M. Jean-Paul Sartre, Claude Bourdet et autres penseurs semblent se contenter tout aisément.

Ce n'est pas avec des tièdes, avec des opportunistes, avec des dévotionnaires du « juste milieu », que se bâtera le Front Humain ; ce n'est pas avec des conservateurs — enclins à des solutions de compromis, de négociation, d'évasion facile vers un passé social-chrétien, libéral, socialisant, ou monarchiste-parlementaire, que se constituera la Troisième Force ; ce n'est pas non plus chez les inventeurs de panacées, proposant des systèmes clos, des croquis cotés de la Cité de l'Avenir, des géométries sociales de minomaniaques, que les masses laborieuses et les consciences éveillées, trouveront leur salut. Seule, l'Anarchie, principe pluraliste de libre création et de libre examen — qui reconnaît toutes les recherches de vérité, qui autorise toutes les expériences de vie, qui encourage toutes les dominations de l'homme sur la nature inanimée, et qui refuse l'assablement pour tout homme l'état de servitude où il est réduit, au rôle de matière première et d'instrument — seule l'Anarchie est assez vaste, assez universelle, pour constituer l'essence et la forme du Mouvement de Libération mondiale qui restituera l'ordre humain.

La preuve étant faite, tous les jours, par tous ceux qui — se réclamant d'une indépendance quelconque, personnelle, syndicale, nationale, etc. — se placent quand même, par aveuglement ou hypocrisie, sous l'égide d'un parti ou d'un gouvernement quelconque. Ceux qui comptent sur le travailisme britannique, hier au pouvoir par la grâce du capitalisme, aujourd'hui en pleine liquidation ; ceux qui s'appuyaient sur le faux espoir d'un tiers-parti européen social-démocrate,

représenté par MM. Blum, Schuman, et Saragat, et assidûment à l'aide du bien-être de l'impérialisme américain ; ceux qui misent aujourd'hui encore sur la politique chèvre-chou de M. Ramadier, sur la possibilité d'un cégestisme semi-officiel, sur les ambiguïtés d'une économie d'expédients et de double secteur ; ceux enfin qui croient faire des espérances particulières, sinon comme un autonomisme national marocain ou juif, hindou ou indochinois, pakistan ou tchèque, allemand ou français, qui ne saurait être qu'un fascisme — tous ceux-là sont d'ores et déjà placés devant des réalités, qui anéantissent leurs espérances particulières, sinon comme politiques, du moins comme membres de la communauté humaine.

Il n'y a plus de refuge, il n'y a plus d'action, il n'y a plus de liberté possible — qu'en marge de tout lien social autoritaire.

Telle est la vérité majeure du siècle où nous vivons.

La guerre froide n'est rien d'autre qu'une guerre d'extermination des consciences par les Etats.

« La guerre froide » n'est point et ne saurait en aucun cas devenir « notre guerre ».

Notre guerre, par contre, s'étend à toute l'immense objection des consciences qui dans l'histoire, s'oppose à l'Histoire elle-même.

A. P.

LA DÉROUTE TRAVAILLISTE

Le parti travailliste vient de perdre, en Angleterre, les élections municipales. Quoique celles-ci aient été partielles, la signification de cette déroute n'en a pas moins la valeur d'une consultation générale, car elle résume l'opinion actuelle de la population anglaise, et ce qui est plus important, des travailleurs salariés, car c'est dans les grands centres industriels que les conservateurs et les libéraux ont surtout gagné des voix.

Pour les socialistes qui veulent sincèrement l'élimination du capitalisme et la suppression de l'exploitation de l'homme par l'homme, cette déroute devrait servir de leçon. Ce n'est pas la première fois que les travaillistes ont subi une telle défaite. Ramsay MacDonald y accéda en 1923, et certains croient alors que l'ère du socialisme s'ouvrait en Angleterre.

Mais son gouvernement ne put pas que les travaillistes ont subi une telle défaite. Ramsay MacDonald y accéda en 1923, et certains croient alors que l'ère du socialisme s'ouvrait en Angleterre.

Mais son gouvernement ne put pas que les travaillistes ont subi une telle défaite. Ramsay MacDonald y accéda en 1923, et certains croient alors que l'ère du socialisme s'ouvrait en Angleterre.

Quelles est la cause, ou plutôt, quelles sont les causes de cette évolution du peuple anglais ?

Avant tout, il n'a pas été assez hardi dans ses entreprises de caractère social. On le sait, l'Anglais, qu'il soit clerc de Whitechapel ou magnat de la City, a le plus profond respect de son droit, et il ne peut se résoudre à le violer. Il veut donc agir par la voie légale. La socialisation, pour le trade-unioniste, n'est autre que les résolutions du Parlement, et de mesures législatives décidées à la majorité de la Chambre des Communes, et ratifiées par la Chambre des Lords.

Or, aucune révolution profonde ne peut se faire sans briser l'armature juridique qui enserrait la vie sociale. L'Anglais, qui, la première, coupa la tête d'un roi, semble l'avoir oubliée.

La superstition légale enchaîne le peuple anglais. Il se trouve pourtant à un tournant de son histoire où il lui faut plus de courage et d'audace qu'il lui en a fallu pour vaincre le monarque royal. Comme la France, l'Angleterre est dans une situation insoluble dans le carcan du capitalisme. La guerre l'a appauvri beaucoup plus qu'on aurait pu le supposer. Ses colonies ne vont pas, encore, elle est maintenant créancière des Indes, de l'Egypte, de l'Australie, de l'Afrique du Sud, du Canada, de toutes ces parties du monde qui ont appauvri l'Angleterre en la rendant plus riche.

Quelle le standard de vie de l'ouvrier anglais était un des plus élevés d'Europe. Les Etats-Unis sont devenus banquiers de la Grande-Bretagne et de l'Europe. Malgré l'effort réalisé par son agriculture depuis 1939, l'Angleterre doit importer de grandes quantités de produits alimentaires qui exigent dans le mécanisme actuel des échanges et de la circulation des biens, des contreparties de matières premières coloniales lui manquant de plus en plus. Mais son industrie est désorganisée par la guerre, et la reconversion est lente à s'opérer, d'autant plus qu'elle est conditionnée par le remplacement des machines qui suppose de fortes dépenses. Mais en Amérique du Sud et du Centre, en Australie et aux Indes les nations riches pendant la guerre ont développé, comme il était ar- rivé pendant la première guerre mondiale, leur production industrielle. Mais les Etats-Unis sont devenus un concurrent formidable pour la fabrication et la vente de textiles. Ils ont le coton, les machines et les sources d'énergie. Ils se procurent la laine en conditions plus avantageuses que l'Angleterre elle-même.

Devant cette situation catastrophique, les nationalisations partielles ne sont pas une solution suffisante. Il faut des remèdes beaucoup plus énergiques, il faut mobiliser, au nom d'un idéal qui ne peut être celui de la justice sociale et du bien-être pour tous, toutes les énergies et les sources d'énergie, il faut faire les choses qui demeurent oisives. Il faut faire la révolution sociale.

Le nombre des mineurs a diminué. Mais il y a toujours de nombreux parasites. De grandes superficies agricoles restent être cultivées, qui permettraient à

(Suite page 2.)

LES REPORTAGES DU “LIBÉRAIRE” Ce que j'ai vu en Allemagne

DEPUIS 1914, l'Allemagne a été « séparée » de la France ; d'abord Gestapo, puis par les lignes Siegfried et Maginot, et finalement par la guerre, ensuite par le traité de Versailles, puis par la par un nouveau cordon de police allié et allemande. Il ne faut pas que les gens puissent croire que l'Allemagne est le Rhin ; ils pourraient s'entendre, et ce serait dangereux pour le régime capitaliste et nationaliste. Il ne faut pas que le sucre « français » passe en Allemagne, et surtout il ne faut pas que les idées libertaires et révolutionnaires pénètrent dans ce pays où elles trouveraient un accueil par trop dangereux pour les maîtres d'aujourd'hui. Enfin, il ne faut pas que les nouvelles passent. Tâchons de briser la consigne !

1^{re} Situation économique et politique générale

Le pays est divisé en environ dix territoires séparés par des frontières : quatre zones d'occupation, une zone occupée par la Pologne, des régimes spéciaux avec frontières pour la Sarre, pour Berlin, pour Brême, etc. La zone française est partagée en une zone de Sud et une zone Nord. De Stuttgart à Forbach, on passe déjà par trois frontières : frontière américaine-française, frontière entre la zone française et la zone russe, frontière entre la Sarre et la France. Partout il y a des contrôles policiers et douaniers. Il y a impossibilité pour les civils allemands d'obtenir un laissez-passer sans protection expéditionnelle.

Absurdités du système cellulaire
Ludwigshafen et Mannheim forment une seule ville avec un seul réseau de tramway. Le Rhin traverse cette ville double. Maintenant le Rhin est en même temps à la frontière allemande, américaine, française, etc. Les divers régimes d'occupation ont installé une vingtaine de gouvernements locaux qui se trouvent à la tête de soi-disant pays. En zone française, il y a une dizaine de gouvernements et assemblées de ce genre : Wurtemberg-Baden, Palatinat, Sarre, etc.

Chaque région allemande a par conséquent ses ministères, ses administrations, ses campagnes électorales, ses constitutions, ses scandales politiques.

Le fédéralisme politicien
Quatre partis politiques forment l'appareil des régimes d'occupation : le P.S., le parti chrétien C.D.U. (ces deux partis sont les plus forts), le P.C. (parti socialiste « unifié » en zone russe, S.E.D.), et le parti démocrate ou libéral.

Les villes grandes et moyennes sont détruites à 80 et 70 %. Des centaines de milliers de gens sont morts dans les ruines. Les montagnes de débris sont toujours là et donnent une impression bouleversante.

On croit traverser des villes fantômes. En général, le délabrement n'a pas guéri. C'est un travail pour des longues années. Il n'est pas question de reconstruction. On se contente de faire sauter les ruines qui, en s'écroulant au hasard, pourraient présenter un danger.

Des souris et des hommes : « Nous vivons comme des rats »
Les gens habitent dans ce qui reste, des caves, dans les baraquements, à la campagne et dans les « bunkers ». Les « bunkers » sont des abris gigantesques, des bâtiments construits en béton, dans lesquels on peut résister aux bombes les plus lourdes. Ils peuvent abriter jusqu'à 10.000 personnes pendant les alertes. Maintenant, ils servent d'asile pour les réfugiés et les sans-abris en général.

Plusieurs millions de réfugiés sont venus et continuent à venir de l'Allemagne orientale (zone russe) et des Sudètes (Tchécoslovaquie).

Mais l'industrie de guerre est intacte...
Les bombardiers ont détruit les demeures ouvrières et certaines valeurs culturelles ; mais ils n'ont jamais bombardé les mines de la Ruhr. Ils ont mené les usines monstres des IG-Farben, etc. Dans les trois zones occidentales, une certaine partie des usines est démantelée, les autres travaillent avec un rendement de 70 % de la production d'avant-guerre.

Les destructions qui autrement pourraient entraver la production sont rapidement réparées. Mais l'ouvrier allemand se trouve devant sa machine dans une usine qui n'a plus de toit ; mais, malgré la chaleur, le froid ou la pluie : les machines tournent !

...Et elle travaille pour la guerre
Ce qu'ils fabriquent va pour 80 % aux autorités d'occupation qui l'utilisent pour leurs besoins, ou bien l'envoient à l'étranger. Il y a une production de guerre camouflée, surtout dans les IG-Farben qui fabriquent beaucoup d'engrais, cet engrais ne reste pas en Allemagne (où l'on en aurait besoin d'urgence), mais il disparaît au profit de l'étranger. On sait que l'engrais azoté à base de nitrate ou d'ammoniac peut se transformer aisément en explosif.

Les usines tournent et l'on manque de travailleurs. Les ouvriers le savent et ils en profitent. Ils posent leurs revendications et ils font la grève. Ils s'absentent jusqu'à 20 % en moyenne tous les jours pour aller chercher du ravitaillement à la campagne ou pour réparer leurs demeures bombardées.

(Suite page 3.)

TOUS A WAGRAM !

GRAND MEETING PUBLIC ET CONTRADICTOIRE
Sous la présidence de : A. ARRU, Secrétaire de la 12^e Région

NI THOREZ NI DE GAULLE NI STALINE, NI TRUMAN

LE VENDREDI 21 NOVEMBRE 1947,
à 20 h. 30

ORATEURS : FONTENIS, JOYEUX
Secrétaire Général de la F.A. Délégué à la Propagande

JUHEL, de la C.N.T.

Les Casernes du Rhin doivent être démolies

Tous les moments où les négociateurs de
la paix se réunissent pour armer
(hélas!) la paix, tandis que stérilement
s'assemble l'O.N.U., nous redisons
avec force que le militarisme européen, ON
DOIT DETRUIRE LES CASERNES
DU RHIN.

Les Peuples, la Classe ouvrière, le
peuple d'Alsace-Lorraine, tous les travailleurs doivent
exiger que les CASERNES AL-
LEMANDES ET FRANÇAISES DES
RIVES DU RHIN SOIENT DETRUITES
EN TOTALITE.

Pour entraver, pour briser les futu-
res constructions militaires, pour
s'opposer des maintenant à d'autres
cruelles et barbares invasions de sou-
dards dans des villes sans défense, on

C'est le plus sacré des devoirs pour tous et pour ceux qui veulent que soit mis un terme aux hécatombes. Nous

exigeant qu'ils
détruisent. Les millions de voix de tous
ceux qui sont morts de 39 à 45 et de
1914 à 1918 le commandent impérieu-
sement.

H. R.

Tournée Artistique de la F. A.

LE CHEMIN DE MA CHANSON

avec

RAYMOND ASSO

RAYMOND ASSO
l'auteur des plus grands succès

**de la Chanson française
dans ses œuvres**

Présentation et commentaires
par Robert François

**C'est un spectacle de grande classe
et d'un genre nouveau qui a été pré-
senté sur les plus grandes scènes de
Suisse, de Paris, etc...**

St-Etienne - Théâtre Rex, 1, rue Ma-
renco, le mercredi 26 novembre, à
7 h 15

La F.A. organise samedi 22 novembre, salle des Sociétés savantes, 8, rue Danton (mètre St-Michel ou Odéon), une soirée artistique au bénéfice de **Charles D'AVRAY**, le vieux poète et chansonniers libertaires. Un programme de choix est mis sur pied. Retenir cette date.

VOISINE

D'ailleurs elle avait jamais le loisir de penser qu'elle pourrait, elle aussi avoir des droits? Je ne le crois pas. Et pendant longtemps elle accepta son rôle, passive, sans qu'elle ne se révoltât.

Puis, un beau jour, une femme a dû se révéler à elle-même et mesurer toute la grande injustice. Elle a dû sentir qu'elle pouvait être autre chose qu'un être sans existence propre, asservi à une vie faite toute de devoirs à l'exclusion du moindre droit. Peut-être cette femme a-t-elle été une femme de ménage, pendant des jours qui embrassèrent ses épaules. Peut-être aussi était-il trop tard et n'en eût-elle pas la force. Mais elle eut alors la

colonie de s'opposer à voir se perpétuer indéfiniment l'injustice qui, dès le berceau, désignait les juifs maîtres et les juives esclaves. Ce qu'elle ne pût accomplir elle-même, peut-être sa fille, adieu son espoir, devait le conseiller pour elle, avec pour arme l'écriture et la parole, y parvint-elle. Le premier pas était fait. La diminution du joug fut peut-être minime, insignifiante même, mais la voie était ouverte, il y avait un exemple, un guide que 10, 500, 10.000, 100.000, suivant marquaient, à chaque génération, un progrès vers la réalisation du désir d'une émancipation toujours plus grande.

La femme ayant ouvert les yeux, avec la curiosité qui la caractérise voulu voir et connaître la vie à l'extérieur de sa maison. Des quantités de choses lui ont semblé lointaines, incompréhensibles, inaccessibles... elle a étudié les a analysées, s'en

est approchée et les a comprises. Elle a alors pris conscience de sa valeur et, sans rancune envers son maître d'hier, l'ex-esclave a cherché à se rapprocher de lui pour profiter de ses enseignements et lui a apporté en échange les découvertes et les ressources de son cerveau désormais au travail.

La femme s'est alors fixé un but : tendre à devenir l'égal de l'homme. Et à chaque génération nouvelles ses efforts ont été orientés dans ce sens. Aujourd'hui nous en sommes à ce stade. Chaque jour nous progressons un peu plus, le plateau d'arrivée est en vue. Entre nous et lui il y a encore bien des obstacles : mises en état d'infériorité incontestable du point de vue physiologique, nous avons en plus à y ajouter une infériorité créée, par la loi, les mœurs et les opinions qui, auvres de l'homme, sont évidemment toutes en sa faveur.

La femme d'aujourd'hui n'est plus esclavée mais toujours mineure. Elle ne sent plus le poids brutal du joug, mais il lui incombe encore beaucoup de devoirs et ses droits sont toujours quelque peu restreints. Il est cependant certain que nous réalisons chaque jour des progrès : la femme s'est immiscée dans la vie intellectuelle, littéraire, scientifique, médicale, sportive, littéraire, etc., et y défient à ce jour une forte bonnie place aux côtés de l'homme. Celuici la dénomme volontiers sa collaboratrice. S'il la conseille, il la consulte également et tous deux l'ont autre commun.

Aussi maintenant si nous regardons en arrière, si nous mesurons tout le chemin parcouru, ne croyez-vous pas que nous puissions être satisfaits du résultat et que celui-ci doit nous donner le courage et tous les espoirs de continuer, d'atteindre notre but, de devenir l'égal véritable de l'homme.

et ne voulez-vous pas que nous fassions ensemble un peu du chemin qui nous sépare encore du but, de l'idéal : le partage équitable avec l'homme de la vie avec tous ses devoirs et tous ses dangers ?

Mais attention ! Je n'approuve aucune supériorité de l'un sur l'autre, fut-ce celle de la femme sur l'homme et il ne doit pas y avoir entre les deux lutte pour détenir « le beau rôle ». Au contraire, tout doit tendre à un travail commun, solidaire et uniquement à cela.

La voie est tracée : que chaque comba-

gne soit la collaboratrice, l'aide, la conseillère, la plus fidèle de son compagnon. Qu'elle le suive, le guide même, le soutienne dans la lutte ardue qu'il mène pour un monde nouveau. Le succès fera leur bonheur, bonheur qui sera leur œuvre

Les compagnes de nos militants sont toutes désignées pour donner l'exemple. Avec eux elles poursuivront l'idéal et chemineront vers le but à atteindre. C'est à leurs côtés qu'elles partiront à l'ascension qu'elle se dresse « La Liberté » et qu'ensemble ils la conquerront.



